

INTRODUCTION À LA MYTHOLOGIE

A. Lynxe

À la jeunesse studieuse

I. PRÉAMBULE

Dans ses *Mémorables*, ouvrage consacré aux souvenirs que lui a laissés son maître Socrate, Xénophon rapporte l'exhortation à la vertu prodiguée au jeune Aristippe. Socrate lui raconte une fable qu'il a lui-même apprise du sage Prodicus. Il s'agit du fameux mythe d'Héraclès (Hercule) à la croisée des chemins :

D'après ce récit, Héraclès arrivait à la sortie de l'enfance et à l'entrée de l'adolescence, âge où enfin les jeunes deviennent indépendants et manifestent l'orientation future de leur vie, en suivant le chemin de la vertu ou celui du vice. Il s'éloigna donc vers un lieu tranquille et s'assit, parce qu'il hésitait sur le chemin à suivre. Alors lui apparurent deux femmes majestueuses¹...

Les deux femmes, des déesses, s'adressent à Héraclès. La première, le Vice, tente d'entraîner le jeune héros sur « le chemin le plus agréable et le plus facile », la voie de gauche, ou sinistre. L'autre, la Vertu, propose de faire de l'adolescent « un très bon artisan d'œuvres belles et vénérables » : c'est la voie de droite, ou

1. Xénophon, *Mémorables*, II, 1, 21 et 22.

voie droite. La Vertu convainc sa rivale de fausseté, montrant à quel cuisant échec conduit inévitablement son chemin. La fin du droit chemin, certes « long et difficile », permet de « posséder le plus grand des bonheurs ». Et Socrate de conclure :

C'est ainsi, à peu près, que Prodicus exposait l'éducation d'Héraclès par la Vertu. Cependant, il avait orné ses pensées de paroles encore plus magnifiques que je ne le fais à présent. Il vaut la peine, Aristippe, de les garder à l'esprit et d'appliquer tes efforts à régler la conduite que tu dois tenir pendant le reste de ta vie².

Ce récit réunit toutes les caractéristiques du mythe :

- il est traditionnel ;
- il est à la fois oral et écrit ;
- il présente un caractère ambigu ou équivoque ;
- il contient un enseignement alchymique.

Nous proposons de développer séparément ces aspects par ailleurs étroitement liés.

II. LE MYTHE EST TRADITIONNEL

Xénophon fait remonter l'origine de ce mythe à Prodicus (v^e siècle av. J.-C.). Le thème de la bifurcation, cependant, est bien plus ancien. En effet, le poète Hésiode (viii^e siècle av. J.-C.) écrit :

Il est facile de choisir le vice, et on le fait en masse ; le chemin est lisse³ et très proche. La vertu, quant à elle, se fait précéder par la sueur, selon le décret des dieux immortels ; le chemin qui conduit à elle est long, escarpé et rude au début, mais quand on en atteint le sommet, il est désormais facile, malgré sa difficulté initiale⁴.

Un peu avant Hésiode, Homère, le poète de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (ix^e siècle av. J.-C.), situe aux enfers une curieuse prai-

2. *Ib.*, 34.

3. En grec : λείος, apparenté au latin *laevis*, « lisse ». D'autre part, λαιός et *laevus* signifient « gauche », « sinistre ».

4. Hésiode, *Travaux et jours*, 287 à 292.

rie appelée Asphodèle⁵. C'est là que les esprits des hommes rencontrent une bifurcation associée au jugement :

On les jugera dans la prairie, à l'endroit de la bifurcation, d'où partent les deux chemins qui mènent, l'un aux îles des bienheureux, l'autre au Tartare... Il faudra discerner avec la plus grande justice la route que suivront les hommes⁶.

Le philosophe Pythagore (VI^e siècle av. J.-C.) a abondamment exploité le même sujet :

Nous savons que Pythagore de Samos a divisé la vie de l'homme à la manière de la lettre γ. En effet, le premier âge est indécis et ne s'est pas encore livré ni aux vices ni aux vertus. Quant à la bifurcation de la lettre γ, elle commence avec la jeunesse : c'est à ce moment-là que les hommes suivent soit les vices, c'est-à-dire le côté gauche, soit les vertus, c'est-à-dire le côté droit. Perse s'en inspire pour dire : « Tremblants, les esprits sont conduits à l'embranchement du carrefour »⁷.

Platon, autre célèbre disciple de Socrate et philosophe pythagoricien (IV^e siècle av. J.-C.), associe lui aussi l'embranchement au jugement et au discernement. L'extrait que nous citons pro-

5. Cf. Homère, *Odyssée*, xi, 539 et 573; xxiv, 13. Dans sa belle version de l'*Odyssée*, Belles Lettres, Paris, 1974, t. II, p. 105, Victor Bérard précise en note : « Je ne doute pas que nous n'ayons là quelque expression empruntée par les Hellènes aux croyances et langues des civilisations antérieures ». Il n'est pas rare, en effet, qu'on puisse attribuer à un mot homérique une origine sémitique. Le terme ἀσφοδελός pourrait être composé d'une part de l'article hébraïque *ha-*, en écriture déficiente *a-* (de même que l'hébreu *hatanour* est devenu « athanor », et *hazot*, « azote »), d'autre part de la racine hébraïque *saphod* (ספד), « pleurer un mort », « être en deuil ». Il s'agirait donc du « pré du deuil », de la « prairie funèbre ». Eustathe, archevêque de Thessalonique et savant commentateur d'Homère (XII^e siècle après J.-C.), semble confirmer cette interprétation dans ses *Commentaires sur l'Odyssée*, Leipzig, 1825-1826, t. I, p. 433 : « Les uns disent ἀσφοδελός, en quatre syllabes, mais d'autres écrivent σφοδελός, sans le ἀ-, car les deux formes existent... L'asphodèle ou sphodèle est approprié aux morts ».

6. Platon, *Gorgias*, 524a.

7. Servius, *Commentaire sur l'Énéide*, vi, 136. La citation est tirée de Perse (poète du I^{er} siècle après J.-C.), *Satires*, v, 35.

vient du fameux mythe d'Er, où le Pamphylien Er est témoin de ce qui se passe aux enfers :

Des juges siégeaient entre ces deux parties. Après avoir discerné et jugé, ils ordonnaient aux justes de suivre le chemin de droite, qui monte par le ciel... et aux injustes, celui de gauche, qui descend⁸...

Dans un autre ouvrage de Platon, son maître Socrate (v^e siècle av. J.-C.) expose ce que la tradition grecque enseigne sur la route de l'Hadès :

Elle ne me paraît être ni simple ni unique. Car on n'aurait même pas besoin de guides et, à mon avis, personne ne pourrait se tromper de direction s'il n'y avait qu'une seule voie. En réalité, elle semble comprendre un grand nombre de divisions et de bifurcations. Je le dis d'après ce que m'enseignent nos usages sacrés⁹.

Virgile, poète latin (I^{er} siècle av. J.-C.) imprégné d'Homère, de pythagorisme et, en somme, de toute la tradition philosophique et poétique grecque, reprend le même sujet dans sa description des enfers :

Ici est le lieu où le chemin se fend en deux parties. La droite conduit sous les remparts du grand Dis ; c'est notre chemin vers les champs Élysées. Quant à la gauche, elle exerce ses punitions sur les méchants et les envoie au Tartare impie¹⁰.

Enfin, le thème de la bifurcation est tellement répandu qu'on le retrouve dans l'*Évangile selon saint Matthieu* :

Entrez par la porte étroite. En effet, large est la porte et spacieuse la voie qui mène à la perte, et nombreux sont ceux qui entrent par elle. Mais étroite est la porte et resserrée la voie qui mène à la vie, et peu nombreux sont ceux qui la trouvent¹¹.

8. Platon, *République*, x, 614c.

9. *Id.*, *Phédon*, 108a.

10. Virgile, *Énéide*, vi, 540 à 543. Dis (ou Dité) représente Pluton ou Hadès.

11. *Évangile selon saint Matthieu*, vii, 13 et 14.

Nous voyons le même sujet traité avec bonheur par les grands artistes postérieurs. Ainsi, Jean-Sébastien Bach a consacré une belle cantate à l'histoire d'Héraclès à la croisée des chemins, et Rubens l'a illustrée dans une somptueuse peinture.

En résumé, la bifurcation est située tantôt dans l'autre monde, tantôt dans celui-ci ; elle se présente aux jeunes gens ou aux esprits des hommes ; elle est toujours associée au jugement, au discernement, au choix.

Ce bref survol montre aussi qu'il s'agit d'un sujet *traditionnel*, traité de génération en génération par les poètes et les philosophes. Il en est de même pour l'ensemble des mythes : transmis d'âge en âge, ils font l'unité de la pensée gréco-romaine.

Un autre point mérite d'être souligné. Dans les ouvrages d'inspiration moderniste, on se permet souvent d'attribuer les mythes à ce qu'on appelle abusivement une « sagesse populaire ». Il s'agit d'un préjugé typique de notre époque, qui ne repose sur aucun autre fondement que la pure imagination. Les Anciens, eux, n'ont jamais reconnu aucune sagesse à la foule des hommes. La sagesse, pour parler en lapalissades, est l'apanage des sages. Xénophon attribue explicitement l'invention du mythe d'Héraclès à Prodicus « le sage ». De même, les autres mythes sont toujours le fait « des philosophes et des poètes instructeurs des peuples »¹². Ce sont eux qui instruisent les peuples, et non l'inverse.

III. LE MYTHE EST ORAL ET ÉCRIT

Prodicus avait conté l'histoire d'Héraclès devant Socrate, et ce dernier la livre *oralement* au jeune Aristippe. Il n'en est pas moins vrai que Xénophon nous a fait parvenir une version *écrite* du mythe.

Fondamentalement, le grec μῦθος désigne une « parole », un « dit », de même que le verbe μυθέομαι signifie « parler », « dire ». Le savant saint Jérôme, dans sa traduction latine du *Nouveau Testament*, rend toujours μῦθος par *fabula* (littéralement « fable »), du verbe *fari*, « parler », « dire ». Homère, le plus ancien des auteurs

12. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Table d'émeraude, Paris, 1996, p. 45.

grecs, utilise très souvent le nom μῦθος, et toujours dans le sens que nous venons d'indiquer :

Silence ! Je crains qu'un autre Achéen n'entende cette parole (μῦθον), et on ne devrait absolument pas la proférer (ἄγειν) par sa bouche¹³.

Citons ici le commentaire d'Eustathe :

Le verbe ἄγειν, « proférer », s'applique à la parole animée, parce que la parole proférée est un son vocal et vivant, à la différence de la parole écrite¹⁴.

Et quand dans l'*Iliade*, Iris, la messagère des dieux, demande si elle doit « porter à Zeus cette parole (μῦθον) »¹⁵, Eustathe précise encore :

Ici non plus, cette expression ne s'applique pas à un fardeau inanimé, mais à l'action de ἄγειν, « proférer », verbe dont dérive le nom ἄγγελος, « messenger »¹⁶.

On pourrait donc considérer μῦθος comme un parfait synonyme de λόγος, « parole », nom apparenté au verbe λέγω, « parler », « dire »¹⁷. Cependant, d'un point de vue linguistique, les synonymes n'existent pas. En généralisant, on peut dire que le mot λόγος a pris davantage un sens raisonnable et intellectuel, *logique* ; tandis que μῦθος renferme plutôt un côté fabuleux ou affabulateur, *mythique*. Le λόγος est réservé à l'orateur, le μῦθος au poète :

Le poète doit, s'il veut vraiment être poète, créer des récits mythiques (μύθους), et non des discours raisonnés (λόγους)¹⁸.

13. Homère, *Iliade*, XIV, 90 et 91.

14. Eustathe, *Commentaires sur l'Iliade*, Leipzig, 1827-1830, t. III, p. 201.

15. Homère, *Iliade*, XV, 202.

16. Eustathe, *Commentaires sur l'Iliade*, t. III, p. 262.

17. Cf. Eustathe, *Commentaires sur l'Odyssée*, t. I, p. 162 : « Le poète, dit-on, ne connaît pas le mot λόγος » ; et t. II, p. 35 : « Les Anciens prétendent que le mot λόγος est inconnu d'Homère ». En fait, le terme apparaît une seule fois dans l'*Iliade* (XV, 393) et une seule fois dans l'*Odyssée* (I, 56).

18. Platon, *Phédon*, 61b.

Le λόγος est destiné à ceux qui ont l'âge de raison ; le μῦθος, plus gracieux et plaisant, s'adresse à l'enfant en chacun :

Dois-je vous faire la démonstration en récitant un mythe (μῦθον λέγων), comme un vieillard à de jeunes gens ? Ou dois-je m'expliquer au moyen d'un discours raisonné (λόγῳ) ?... Eh bien ! il me semble plus agréable de vous raconter un mythe (μῦθον λέγειν)¹⁹.

Le terme μυθολογία, « mythologie », « action de dire un mythe », illustre bien le caractère avant tout oral du mythe. Les enfants adorent écouter les récits mythologiques. Le trésor des mythes grecs est inépuisable ; il y a là de quoi remplir d'innombrables heures, de quoi nourrir et ravir les jeunes esprits pendant de longues soirées d'hiver, de quoi enfin les instruire avec bonheur. Ajoutons une réflexion du platonicien Julien (IV^e siècle après J.-C.) :

S'il faut dire quelque chose en faveur de ceux qui les premiers ont façonné les mythes, je pense qu'ils l'ont fait pour les âmes des petits enfants. Les nourrices attachent des lanières de cuir aux mains des enfants irrités par la croissance des dents, pour apaiser leur douleur. Les mythologues agissent semblablement à l'égard de la *petite âme dont les ailes se mettent à croître*, qui désire en savoir plus, mais qui n'est pas encore capable d'apprendre la vérité : ils l'arrosent comme on irrigue un champ assoiffé, pour apaiser, je crois, le chatouillement et la douleur²⁰.

Il n'en est pas moins vrai, nous l'avons indiqué, que les mythes grecs nous ont été transmis par les *écrits* des poètes et philosophes *mythographes*. C'est donc sous cette forme écrite qu'on peut les lire et étudier²¹. Or il n'est pas indifférent que le mot « mythe » lui-même s'écrive précisément avec un Y, indice de son caractère ambigu ou équivoque²².

19. *Id.*, *Protagoras*, 320c.

20. Julien, *Discours*, VII, 206c et d. Ce texte illustre clairement la portée *initiatique* qu'avait, pour les Anciens, la mythologie ; chose souvent niée par les Modernes.

21. Cependant, l'enseignement écrit ne doit jamais être séparé de l'oral. La tradition juive, par exemple, insiste beaucoup sur l'importance de la *Torah* orale, vivante, menant à la compréhension de la *Torah* écrite, en soi morte.

22. Cf. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, p. 117 : « Cet Y, on en conviendra, devait entrer, selon la graphie ancienne dans la composition du mot « alchymie » afin d'avertir le lecteur prudent qu'il n'y a pas de chymie sans équivoque ».

IV. LE MYTHE EST AMBIGU

La distinction entre le λόγος, comme parole *véridique*, et le μῦθος, comme parole *fictive* et *mensongère*, se rencontre souvent chez Platon²³. Le philosophe, lui-même créateur de mythes devenus célèbres, va jusqu'à dire :

Dans les récits mythologiques... nous conformons le plus possible le mensonge à la vérité : ne faisons-nous pas chose utile²⁴ ?

En cela, il ne fait qu'imiter Homère dont Eustathe dit :

Ce n'est pas simplement par goût de la fiction qu'il arrange des mythes, mais selon ses propres dires, « il raconte de nombreux mensonges *semblables à la vérité* », « des mensonges dont on pourrait ne pas s'apercevoir »²⁵.

Les personnages homériques sont à l'image de leur créateur. Achille, le personnage central de *l'Iliade*, se voit apostropher en des termes qui paraissent absolument contradictoires :

Tu es quelqu'un de véridique et de rusé en paroles (μύθων)²⁶ !

Le héros de *l'Odyssée*, lui, conclut le récit de ses mythiques aventures par la remarque suivante :

Ce qui a été dit très clairement, je déteste en faire de nouveau le récit mythologique (μυθολογεύειν)²⁷ !

Voici le commentaire d'Eustathe sur cette phrase :

Ce qui a été dit très clairement, il est question de le dire en un *double langage*²⁸.

23. Cf. Platon, *Timée*, 22c et 26c ; *République*, VII, 522a ; *Gorgias*, 523a ; etc.

24. *Id.*, *République*, II, 382c et d.

25. Eustathe, *Commentaires sur l'Odyssée*, t. I, « Introduction », p. 1. Les deux citations sont tirées de *l'Odyssée*, XIX, 203 et XI, 366.

26. Homère, *Iliade*, XXII, 281.

27. Homère, *Odyssée*, XII, 452 et 453.

28. Eustathe, *Commentaires sur l'Odyssée*, t. II, p. 35.

Platon résume parfaitement la conclusion qui s'impose :

Il a été clairement montré que le même homme est menteur et véridique. Par conséquent, si Ulysse est menteur, il est aussi véridique ; et si Achille est véridique, il est aussi menteur. Ces deux hommes ne sont pas différents ou opposés, mais ils se ressemblent²⁹.

En somme, toute la « littérature équivoque des anciens mythologues »³⁰ cache la vérité en la mêlant au mensonge. Il faut du discernement pour y démêler le vrai du faux. Ce serait là, d'ailleurs, le sens véritable du mythe d'Héraclès confronté aux deux femmes. Sous le voile ambigu d'un choix moral entre la vertu et le vice, Prodicus nous parle de l'*intelligence* nécessaire à l'homme pour distinguer, parmi les épines qui heurtent le vulgaire, le sens vrai de l'enseignement des sages :

La lettre Y était, chez les pythagoriciens, le signe de la discrimination et du choix. Elle était le symbole d'Hercule à la croisée des chemins. Les deux cornes de l'Y évoquent les deux enseignements possibles contenus dans la même lettre : à savoir, la voie de gauche ou sens sinistre ; c'est la voie large par laquelle un grand nombre se perd ; l'autre est la voie de droite, étroite et épineuse, par laquelle un petit nombre se sauve. C'est celle de la gnose, si décriée, et pour cause³¹...

Par le don de l'*intellect*³², les *intelligents* choisissent la voie de droite, c'est-à-dire qu'ils suivent le sens vrai. On l'appelle aussi *voie étroite*, car elle est peu parcourue. Mais le grand nombre demeure abusé par le sens vulgaire, appelé aussi *sens sinistre*, et guidés par la seule raison, suivent la voie de gauche menant au terrible Tartare où ils connaîtront la *fureur* du *tartre corrosif*³³.

29. Platon, *Hippias mineur*, 369b. Dans ce traité remarquable, Socrate démontre que seul celui qui connaît la vérité est capable de mentir, ou que seul le menteur est susceptible d'enseigner la vérité ; tous les autres parlent au hasard. Il convient donc de distinguer le *sacré menteur* du profane babillard.

30. Cf. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, p. 30.

31. *Ib.*, p. 48, n. 2.

32. « Intellect » est une traduction du terme grec νοῦς. À la fois dans la tradition gréco-romaine et dans la chrétienne, le νοῦς représente le « sens » des écrits sages et prophétiques. Ce sens est donné d'En Haut.

33. *Ib.*, p. 117.

Écoutons enfin l'avis de l'alchimiste Valois (XV^e siècle) :

Sache que tous [les philosophes] parlent d'une même façon en deux façons, dont l'une est vraie et l'autre est fausse ; la vraie est telle qu'elle ne peut être entendue que des illuminés seulement, qui marchent droitement et selon nature, laquelle est pourtant couverte de comparaisons et exemples, sous noms et équivoques, qui n'appartiennent point à la science, mais sont significatives d'icelle³⁴...

Ce témoignage d'un alchimiste nous conduit à un dernier aspect du mythe, qui est peut-être le plus important.

V. LE MYTHE EST ALCHYMIQUE

Les anciens philosophes cachaient, sous la fiction d'histoires poétiques et amusantes, les secrets les plus profonds de leur savoir. Ils enseignaient sans profaner et transmettaient ainsi sous une forme mythologique, à la foule des avarés et des ignorants, la mémoire de leur tradition³⁵.

Ce savoir traditionnel est précisément celui dont ont hérité les alchimistes :

Les grands poèmes de l'Antiquité n'étaient pas des œuvres littéraires au sens moderne, mais des révélations poétiques du *Grand Œuvre* qui est aussi un *Grand Art*³⁶.

Dans cette poésie :

... Les hommes avec les dieux formaient une communauté de vie et de pensée, allant vers l'*apothéose du héros divinisé*. N'est-ce pas là l'objet de la tradition qui nous vient de notre Père Ancien³⁷ ?

34. N. Valois, *Les Cinq Livres*, Table d'émeraude, Paris, 1992, pp. 160 et 161.

35. E. d'Hooghvorst, « Le Roi Midas », p. 8, dans : *Le Fil d'Ariane*, Walhain-St-Paul, 1996-1997, n°s 59-60; « Cf. *Via Hermetica* n° 3. » .

36. *Id.*, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, p. 75.

37. *Ib.*, p. 24.

En effet, le terme « chymie » (ou, avec l'article arabe ajouté plus tard, « alchymie ») vient du grec χυμεία, qui signifie « fusion ». Le Grand Œuvre chymique mène à la fusion de l'homme avec Dieu, c'est-à-dire à l'apothéose. Dans son *Énéide*, par exemple, le poète Virgile écrit :

Voici l'œuvre, voici le labeur ! Peu d'hommes... en ont été capables :
ceux que les dieux ont engendrés³⁸.

Le commentaire de Servius (IV^e siècle après J.-C.) sur ces vers est explicite :

C'est un langage poétique, ou celui de la *science profonde des philosophes*... Les dieux les ont engendrés, parce que les puissances supérieures, par une *fusion*, se mêlaient à leurs corps, et c'est ainsi qu'elles créaient les héros³⁹.

Nous retrouvons cet enseignement dans le mythe d'Héraclès :

Hercule, quant à lui, était par ses travaux célèbres une figure de l'adepte du Grand Œuvre⁴⁰.

En choisissant la voie de droite, Héraclès se distingue de ceux qui « n'ont ni mesure ni poids comme dans l'Art qui les eût éduqués »⁴¹. En effet, pour reprendre le texte de Xénophon, le mythe a comme sujet « l'éducation d'Héraclès par la Vertu », par cette grande dame appelée Ἀρετή, c'est-à-dire par le *Grand Art*⁴². Cette éducation le conduira finalement au « plus grand des bonheurs », à son apothéose.

38. Virgile, *Énéide*, vi, 129 à 131. Les alchimistes postérieurs citent très souvent ces vers, où « œuvre » traduit bien le latin *opus*.

39. Servius, *Commentaire sur l'Énéide*, vi, 127-129.

40. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, p. 79.

41. *Ib.*, p. 178.

42. L'étymologie traditionnelle associe le grec ἀρετή et le latin *ars*, *artis*.

VI. EN GUISE DE CONCLUSION

La littérature mythologique est vaste et passionnante. Cependant, les auteurs anciens perdent une grande partie de leur saveur, force et précision, si on ne les aborde pas dans leur langue originale. Nous sollicitons ici l'attention des jeunes lecteurs en particulier.

L'étude du latin et du grec n'est plus à la mode. Partout en Europe, ces deux langues *sacrées* et *vivantes*⁴³, après avoir été l'honneur de l'Humanité pendant deux millénaires et demi environ, sont rayées de l'enseignement étatique, profane et moribond. L'initiative, sans précédent dans l'histoire de l'Occident, mais exécutée avec une délibération froide, sinon hargneuse, est le fait d'une élite politique technocrate et *barbare*⁴⁴. Ses représentants, esprits souvent faibles et médiocres, s'appuient sur la complicité d'une foule pitoyablement ignorante, nourrie de télévision, d'ordinateurs et d'internet, incapable de sens critique et sans vision d'avenir.

Nous sommes à la fin d'une civilisation. Cela implique-t-il que nos jeunes, ou en tout cas les plus intelligents d'entre eux, soient irrémédiablement condamnés à perdre leur héritage ?

Dans l'époque trouble qui a suivi la chute de l'Empire romain occidental, quelques hommes éclairés rassemblaient des disciples dans les rares monastères ou écoles qui résistaient aux flots barbares. Ils leur transmettaient les connaissances traditionnelles et séculaires, sauvant ainsi de l'oubli, pour les générations suivantes, l'héritage antique de l'Europe. Sans eux, les lumières du Moyen Âge et de la Renaissance seraient impensables.

En ce début du XXI^e siècle, il faut une bonne dose de courage anticonformiste pour oser entreprendre des études gréco-latines sans lesquelles le terme « humanités » n'est qu'une immense tromperie. Aux jeunes qui ont encore tant soit peu le souci de

43. Il y a toujours et encore, en Europe, une élite qui se sert notamment du latin parlé et écrit comme langue internationale. Elle est plus nombreuse qu'on ne le croit. Le latin « langue morte » est... une fable moderne !

44. Rappelons que sont traditionnellement qualifiés de barbares, non les sauvages ou violents, ni les étrangers, mais simplement tous ceux qui ignorent le grec ou le latin.

leur avenir, le sens de la formation humaniste et scientifique, l'intuition des valeurs stables et réelles, la hardiesse et l'indépendance de leurs opinions, à ceux-là donc nous nous permettons de conseiller de s'adonner à fond, avec amour et enthousiasme, à ce qui fait l'humaniste véritable : l'étude du latin et du grec.

L'auteur du présent article n'ignore pas les préjugés qui circulent sur ces deux langues : préjugés véhiculés par ceux qui cherchent à justifier leur ignorance et par les envieux. Dans son adolescence, il a subi lui aussi les critiques étonnées ou agacées de ceux qui ne saisissaient pas l'avantage qu'il voyait à y consacrer même ses études universitaires. Leur utilité sociale, professionnelle ou économique n'est-elle pas quasi nulle ?

Trois décennies plus tard, ce même auteur - Dieu merci ! - se porte toujours bien. Mais s'il vit, travaille, mange, boit et dort comme le commun des hommes, il s'estime néanmoins outrageusement privilégié.

En effet, si aucun précédent dans l'histoire ne permet d'affirmer la pérennité d'une société qui se fie à la machine⁴⁵, l'expérience et l'histoire prouvent au contraire que tout ce qui a vraiment de la valeur et du poids finit toujours par reprendre le dessus et par se révéler, à ce moment-là surtout, hors de prix. Quant à ceux qui en ont fait l'acquisition, ils ne peuvent plus jamais en être séparés ou dépouillés. Méditons à ce sujet l'avertissement de Cicéron, orateur passionné par les lettres et la philosophie, et homme politique *formé* :

Les autres activités ne conviennent pas à toute occasion ni à tout moment ni à tout lieu. Par contre, les études humanistes dont je parle sont une nourriture pour les adolescents et un ravissement pour les gens âgés ; elles rehaussent une vie paisible et elles protègent et consolent dans l'adversité ; elles procurent du plaisir dans la

45. C'est-à-dire à l'« artifice » et à la « duperie », car c'est là le sens du latin *machina* et du grec μηχανή.

vie privée et elles ne sont jamais un obstacle dans la vie publique ; elles nous tiennent compagnie pendant la nuit, en voyage, à la campagne⁴⁶.

L'étude du latin et du grec doit être entreprise quand on est jeune. Après, il est généralement trop tard. Dans ce sens-là également, le mythe d'Héraclès montre l'irréversibilité du choix de l'adolescent.

46. Cicéron, *Pour Archias*, 16. Le plaidoyer pour Archias est un des plus extraordinaires que Cicéron ait jamais prononcés. Le poète grec Archias est menacé d'expulsion pour ne pas avoir réglé les formalités qui permettent aux étrangers d'acquérir la citoyenneté romaine ; c'est un « sans papiers » de la Rome antique. Cicéron réussit à sauver son client presque uniquement sur base de l'argument, largement développé, que le poète est « inspiré par un souffle divin » ; que les poètes sont des « hommes saints, parce qu'ils nous ont été confiés, semble-t-il, comme un don, un présent venant des dieux » (*ib.*, 18). Une telle apologie serait aujourd'hui impensable ; les temps barbares ne le permettent plus. Dans l'Antiquité, le cas d'Archias n'est pas une exception. À Athènes, le poète Sophocle gagna le procès infamant qui lui avait été intenté, uniquement en citant devant ses juges un extrait de sa dernière tragédie dont le contenu n'avait rien à voir avec le litige. Tout cela suppose une société dont l'élite dirigeante est en même temps une élite ès lettres.